

Annexe XVII

Sophia, le 25 septembre 1913

A.s. du rapport de M. du Halgouët

J'ai lu avec intérêt le rapport que Votre Excellence a bien voulu me communiquer le 19 août sous le n° 283 et qui m'est parvenu le 14 de ce mois.

Votre Excellence me permettra de lui exposer diverses considérations que m'ont suggérées les résultats de l'enquête de notre chargé d'affaires en Grèce, notamment au sujet des événements de Doxato et de Serrès qui ont particulièrement retenu l'attention du département. Le document qui m'a été communiqué se bornait à relever des faits généraux, sans aucune précision, il m'est difficile d'adopter toutes les opinions qui s'y trouvent consignées.

La mission dont on a été chargé M. du Halgouët a été, je suis loin de le méconnaître, aussi délicate que difficile, et, tout n'acceptant qu'en partie les déclarations et les affirmations qui lui étaient prodiguées, il devait nécessairement aboutir aux conclusions qu'il a soumises à Votre Excellence. Il n'entendait qu'une des parties en cause, qui, malgré les exagérations trop évidentes de certains, était très naturellement portée à n'exposer que les faits qui lui étaient favorables.

Je suis persuadé que si le gouvernement de la République avait cru devoir charger un agent de procéder du côté bulgare à une enquête analogue, bien que cet agent n'eût pas été en situation de visiter la plupart des localités où des actes de cruauté ont été commis, il aurait recueilli des témoignages aussi nombreux et aussi probants et serait arrivé à des résultats sensiblement identiques à ceux obtenus par M. du Halgouët, à la différence que les excès de toute nature dénoncés par lui eussent été à la charge des troupes grecques.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de l'écrire à plusieurs reprises à Votre Excellence depuis deux mois, je n'ai aucune peine à reconnaître les cruautés et les excès dont les troupes bulgares se sont rendues coupables, bien qu'une bonne partie des faits signalés à grand fracas par la presse soient absolument controuvés, mais si l'on omet volontairement les cruautés et les excès analogues dont se sont rendus coupables les troupes de l'adversaire, le tableau ainsi présenté fausse nécessairement l'esprit du lecteur mal averti.

Les troupes grecques n'ont rien à envier aux troupes bulgares en fait d'atrocités ; peut-être même les surpassent-elles. En dehors des témoignages de toute nature recueillis en Bulgarie même et qui sont aussi précis que concordants, je n'en veux pour preuve que les rapports que notre consul à Salonique a adressés à Votre Excellence dans le courant de Juillet et dont le dernier courrier m'a apporté copie.

M. Jouselin a fait plusieurs tournées dans sa circonscription consulaire où se sont livrées les grandes batailles entre Grecs et Bulgares ; il a entendu des témoins, il a vu les ruines, il était, l'on peut dire, au centre des informations et je suis obligé de constater que ses rapports, notamment les numéros 150 et 160, en venant confirmer mon jugement, affaiblissent singulièrement la portée de l'enquête de notre chargé d'affaires à Athènes.

M. du Halgouët dit tout d'abord qu'il s'est adressé aux agents consulaires mêlés aux événements et aux étrangers, principalement aux Français, qui y ont assisté, pour baser son opinion. Or, est-il besoin de signaler que ces agents consulaires sont pour la plupart des Grecs, originaires du pays même ou y ayant vécu longtemps, que ces étrangers étaient en relations d'affaires constantes, si ce n'est d'amitié,

avec la population essentiellement grecque, de la côte égéenne, et que, tout en se croyant de très bonne foi, ils ont été les uns et les autres nécessairement influencés par leurs sympathies et leurs intérêts ?

Il ajoute que « les ruines parlent un langage éloquent ». Je suis d'accord avec lui, mais les ruines peuvent-elles dire à la suite de quelles circonstances, par quelles mains même les incendies ont été allumés ? Il a vu enfin les victimes dans les hôpitaux ; il a vérifié que la plupart des blessures avaient été faite à l'arme blanche et que les soldats s'étaient acharnés même sur les femmes et les enfants en bas âge. S'il était venu visiter les hôpitaux de Sofia, il aurait pu constater les mêmes blessures, interroger les victimes et il n'est pas besoin d'ajouter que d'autres victimes des soldats grecs, beaucoup plus nombreuses celles-là, sont restées sur les chemins de la Macédoine et, même simplement blessées, n'ont pas eu la force de faire un long trajet pour se réfugier en Bulgarie. À cet égard, la seconde publication que vient de faire le gouvernement bulgare et que j'envoie par ce courrier à Votre Excellence est un document vécu, puisqu'il contient non seulement les dépositions, mais les photographies de quelques Bulgares de Serrès, victimes des baïonnettes grecques.

Quant aux viols qui dans cette guerre sanguinaire ont été la menue monnaie des excès et des cruautés, leur nombre a été sans doute très élevé, mais pour qui connaît la valeur respective des tempéraments grec et bulgare, il est certain que les Grecs sont des maîtres en cette matière et que pas une femme bulgare de Macédoine, de quelque âge qu'elle fût, n'a évité leurs outrages.

Plus loin, M. du Halgouët a estimé à un millier les meurtres commis par les Bulgares dans les régions qu'il a visitées. Le chiffre est sans doute exact, mais je puis assurer, à la suite des informations qui m'ont été apportées et que je n'ai pas recherchées, que les habitants mâles de tous les villages bulgares traversés par les Grecs ont été massacrés et c'est par milliers que l'on devrait les compter s'il était possible de faire un jour le recensement de ces malheureuses populations. À ce propos, je ne puis m'empêcher de souligner la tendance de tous les Grecs (dont ni M. du Halgouët dans son rapport, ni les correspondants de journaux dans leurs télégrammes n'ont pu se libérer) à laisser entendre que les otages « soi disant » emmenés en Bulgarie y ont certainement trouvé la mort. Les centaines d'otages qui ont été renvoyés dans leur pays quelques jours après la conclusion de la paix sont là pour donner le démenti le plus public à une supposition aussi malveillante. Les otages bulgares qui encombrant aujourd'hui encore toutes les prisons de Grèce et qui y sont traités, paraît-il, de la manière la plus propre à perdre la vie, seraient certainement très heureux de subir le sort dont ont bénéficié les otages grecs sur lesquels les âmes sensibles se sont apitoyées.

Notre chargé d'affaires a pu établir que les pillages, les meurtres et les incendies commis par les Bulgares l'ont été par les troupes régulières, suivant une méthode unique et un plan d'ensemble. Cela est possible, mais si ces crimes ont été commis, ils l'ont été lors de la retraite, quand les troupes ont été contraintes de reculer, à un moment où l'excitation du combat n'était pas tombée, où l'esprit de vengeance et l'exaspération étaient encore à leur comble. Ce n'est pas une excuse, j'en conviens, mais comment juger les troupes grecques qui, après leurs premiers succès de Koukouche et de Guévguéli, poursuivant sans combat les Bulgares en retraite, trouvaient le temps d'entourer froidement et méthodiquement chaque village bulgare, réunissaient les habitants qui n'avaient pas fui, se faisaient livrer tous les objets précieux que ceux-ci possédaient, puis mettaient le feu au village et aux récoltes, après avoir massacré les hommes. Tous les villages bulgares traversés par l'armée grecque ont été traités de cette manière et si l'on ne veut pas ajouter foi aux affirmations de témoins oculaires qui ont pu échapper par la fuite, les lettres des soldats grecs qui ont été publiées et dont l'authenticité ne peut être mise en doute, malgré les efforts de M. Romanos, suffiraient à prouver l'exactitude de ces pillages, de ces incendies, de ces meurtres.

De leur côté, les Bulgares sont, il est vrai, responsables des incendies de Serrès et de Doxato ; grâce à une presse savamment organisée, le sort des deux villes grecques florissantes a produit une plus vive impression que celui de centaines de bourgades bulgares, quelques-unes riches et importantes, mais pour la plupart pauvres et inconnues.

Notre chargé d'affaires assure que les Bulgares sont dans l'impossibilité de justifier l'incendie de Serrès et de Doxato par des attaques commises par des particuliers contre les troupes et que les timides populations grecques n'ont jamais cherché qu'à fuir.

Il est difficile de concilier cette assertion avec la communication bulgare relative aux événements de Serrès que j'ai transmise à Votre Excellence dès le 26 Juillet, sous le n° 141 (annexe n° 5) et qui contient les détails les plus précis et les plus circonstanciés. Est-il permis de croire que tous ces détails aient été inventés pour les besoins de la cause, alors que l'aide-mémoire dont il s'agit est officiel et que des milliers de témoins pourraient les démentir ? Jusqu'à présent, je tiens ces détails, au moins dans leurs lignes générales, non seulement pour vraisemblables, mais pour vrais et les témoins bulgares sont unanimes à ce sujet. Ce qui n'est pas indiqué dans la note dont il s'agit, mais ce qui n'est pas caché par ceux-ci, c'est que les attaques dont les troupes ont été l'objet de la part de la population de Serrès, ont été suivies d'une sévère répression et qu'avant de quitter définitivement la ville, les troupes elles-mêmes y ont mis le feu. Le fait est donc exact, mais il est équitable de ne pas passer sous silence les circonstances qui l'ont précédé.

À Doxato, les attaques analogues de la part des habitants ont amené également des mesures de répression et je ne puis que me référer aux détails cités dans l'annexe n° 4 de ma lettre du 6 Août n° 146 qui m'ont été confirmés par un médecin qui était présent.

Partout ailleurs, dans les autres villes occupées par les troupes bulgares et abandonnées par elles, il n'y a eu d'autres incendies que ceux mis volontairement aux dépôts d'approvisionnements de toute nature qui leur appartenaient.

Comme le dit plus loin M. du Halgouët, la conduite tenue par les Bulgares à leur arrivée dans les régions méridionales en novembre 1912 a eu une influence prépondérante sur l'attitude des populations grecques au commencement de juillet, quand le conflit entre les alliés est survenu et que ces populations ont pu entrevoir la possibilité d'échapper au joug bulgare et d'obtenir leur annexion à la mère patrie. La façon violente et maladroite employée par les Bulgares pour imposer leur autorité leur a dès le début aliéné ces populations qui, par tradition, leur étaient déjà hostiles. Beaucoup de Bulgares ont encore aujourd'hui tendance à comprendre la conquête comme au temps du Tsar Krum et du Tsar Samuel et, bien loin de chercher à s'assimiler les populations conquises qui ne sont pas de leur race, ils trouvent plus simple de les exterminer ou de les forcer à émigrer par les mauvais traitements ou les vexations. Mais je ne crois pas que les Grecs ou les Serbes aient une mentalité sensiblement différente, si j'en juge par les procédés que les uns et les autres font mine d'employer depuis que la paix est rétablie et qu'ils ont commencé l'organisation de leurs nouvelles possessions.

Je ne veux pas pousser plus loin l'examen des conclusions de notre chargé d'affaires à Athènes. Sans vouloir disculper les Bulgares, j'ai cru équitable de remettre les choses au point et de faire la part égale entre eux et les Grecs. Un certain recul est nécessaire pour juger sans parti pris, et il est possible qu'à la place de M. du Halgouët entouré de fonctionnaires hellènes aussi empressés qu'intéressés, recevant chaque jour des déclarations unanimes et concordantes, constatant les effets terribles de cette guerre, sans qu'aucune voix contradictoire puisse s'élever, j'eusse subi, comme lui, l'influence de l'ambiance et porté un jugement définitif semblable au sien. Les événements étaient trop rapprochés, la rancune et l'animosité étaient trop grandes pour que l'exacte vérité pût être discernée.

Si les Bulgares étaient réellement les Barbares que Sa Majesté le Roi Constantin et son peuple se sont plu, par intérêt autant que par haine, à stigmatiser aux yeux du monde entier, peut-on croire que les 150 000 habitants de Macédoine et de Thrace, Bulgares, Turcs, Koutso-Valaques et Grecs, seraient venus se réfugier en Bulgarie pendant la terrible guerre qui a ruiné leur pays ?

De Panafileu

AMAE FAA A 286/12, n. 188, 25/9/1913